

Quelle perception de la variabilité climatique par les agriculteurs et les éleveurs ?

LA VARIABILITÉ CLIMATIQUE n'est pas chose nouvelle pour les paysans et les éleveurs ouest-africains. Ils l'observent depuis plusieurs dizaines d'années. Mais comment se manifeste-t-elle et que font-ils pour y faire face ? Regards croisés d'un agriculteur au Bénin et d'éleveurs au Niger.

► Christophe Kohonou Didolanvi est agriculteur sur la commune de Zogbodome au Bénin. Ses parcelles se situent à 35 km à l'est de Zogbodome.

► Issa Chaïbou (issachaïbou@yahoo.fr) est doctorant en systèmes d'élevage à l'université Moumouni de Niamey au Niger. Il a participé à un projet pilote de la coopération allemande (GTZ) portant sur l'intégration des adaptations aux changements climatiques dans les politiques de développement local. Il a ainsi mené une enquête auprès d'éleveurs de Diagorou — une commune majoritairement peule et à forte population d'éleveurs au sud de Tera, dans la région de Tillabéri — portant sur leurs perceptions des changements climatiques et de leurs impacts sur les ressources naturelles et les systèmes d'élevage.

Entretien avec Christophe Kohonou Didolanvi

GRAIN DE SEL : Pouvez-vous nous présenter brièvement votre activité ?

CHRISTOPHE KOHONOU DIDOLANVI : Mon nom est Christophe Kohonou Didolanvi, je suis agriculteur sur la commune de Zogbodome, située à 100 km au nord de Cotonou au Bénin. Je pratique l'agriculture depuis une vingtaine d'année mais je me suis véritablement installé en 1993. Je cultive le maïs, le coton, le niébé, le palmier à huile ; j'ai des arbres fruitiers et une plantation de teck. Mon exploitation a une superficie totale de 7 ha.

GDS : Quelles sont vos observations quant à la variabilité du climat depuis vos débuts en agriculture ?

CD : Depuis 1990, j'ai constaté des perturbations importantes dans le calendrier agricole de notre zone de production. Le Bénin est divisé en 2 zones climatiques : le Nord au climat quasi sahélien, avec une seule saison des pluies ; le Sud (celle où je me trouve) à deux saisons pluvieuses : la première commence en mars/avril et prend fin à la mi-juillet, la seconde débute fin août et se termine fin novembre. Aujourd'hui les paysans de ma zone ne peuvent plus rien prévoir en matière de pluviométrie. Parfois les pluies sont totalement absentes, parfois trop abondantes. Au cours de la campagne agricole 2009, la deuxième saison pluvieuse a été très chaotique, avec une longue période de sécheresse. La recherche agricole du Bénin est également déboussolée et ne sait plus quels conseils donner aux producteurs. De plus, les pluies sont devenues très localisées : lors d'une même campagne agricole, sur un territoire aussi restreint que la commune de Zogbodome qui ne fait que 65 km², certains producteurs peuvent souffrir de périodes de sécheresse au Centre alors que ceux de l'Est sont bien arrosés. *In fine*, le producteur est hésitant face à

l'incertitude des pluies et les récoltes sont imprévisibles.

GDS : Comment faites-vous pour pallier ces problèmes de variabilité climatique ?

CD : Une partie de mon exploitation est située en zone hydromorphe qui bénéficie d'une retenue naturelle d'eau. Inspiré par les riziculteurs de bas-fonds de la zone, j'ai réalisé des infrastructures hydroagricoles sur ma parcelle. Cela a consisté en un drain de 1 mètre de profondeur sur 40 cm de largeur entourant le champs, et un canal central pour gérer l'apport d'eau dans la parcelle en fonction des aléas pluviométriques. J'ai réalisé cet aménagement en 2008-2009, il m'a coûté en tout 1 875 000 FCFA que j'ai pu mobiliser grâce à des ressources propres. Cela m'a permis de réduire les conséquences des aléas pluviométriques et aujourd'hui, les résultats sont très satisfaisants : mes rendements en maïs sont passés de 3 à 4 tonnes/ha (t/ha). Quant au coton, je continue à obtenir 2 t/ha quand la moyenne nationale est à 1,2 t/ha. Par contre, certains voisins ont vu leurs rendements diminués de moitié au cours de la deuxième saison des pluies.

Entretien avec Issa Chaïbou

GDS : Comment les éleveurs de la commune de Diagorou perçoivent-ils les changements climatiques ?

ISSA CHAÏBOU : Globalement, l'ensemble de la population estime que, ces dernières années, la saison des pluies connaît un raccourcissement, avec un début des pluies de plus en plus tardif et, surtout, un arrêt brutal et un peu plus précoce avant la maturité complète des cultures. Cette perception unanime de la population peut s'expliquer par le fait qu'en fin de saison des pluies, les impacts sur les cultures et les ressources naturelles sont plus palpables. Les récoltes et les pâturages se dessèchent, les mares se tarissent. Pour les éleveurs, les changements observés concernent surtout

la baisse de production des fourrages herbacés aussi bien en quantité qu'en qualité. De plus en plus de sols perdent leur couvert végétal. Certaines espèces herbacées disparaissent progressivement tandis que d'autres moins appréciées colonisent le milieu. Cette réduction des disponibilités fourragères a des conséquences importantes sur les systèmes d'élevage. Les éleveurs soulignent notamment une augmentation de l'âge de la première mise bas tant pour les bovins que pour les petits ruminants, ainsi qu'un accroissement de la durée entre deux mises bas. Mais c'est surtout sur la production laitière que les éleveurs de la commune de Diagorou ont donné une seule et même réponse « *il n'y a plus de lait puisqu'il n'y a plus de fourrages* ».

GDS : Comment les éleveurs tentent-ils de s'adapter à ces changements ?

IC : Les réalisations en terme d'adaptations demeurent faibles : dispositifs anti-érosifs, reboisement, contrôle des ligneux, mise en défens de pâturages, délimitation d'espaces pastoraux ou aménagements de points d'eau ne sont pratiquement pas cités par les populations. Par contre, en ce qui concerne les adaptations propres aux exploitations et chefs de famille, les réponses sont souvent contradictoires. À titre d'exemple, certains éleveurs estiment « qu'avant », les jeunes enfants pouvaient suivre les animaux, alors que maintenant et les distances ayant augmenté et les risques étant plus importants, il faut mobiliser un adulte. Pour d'autres, c'est maintenant que les petits s'occupent des animaux car les adultes sont obligés de faire d'autres activités pour compléter les revenus de la famille. Des réponses différentes qui viennent de situations d'exploitations différentes. Une certitude, la vie des éleveurs de cette commune a connu des changements importants, liés aux modifications du régime des pluies ces 25 dernières années et des impacts que cela a entraînés. ■